

XI

Examinons maintenant sous quelle face certains auteurs modernes se sont efforcés de nous peindre. Nous ne leur devons pas rigoureusement de la reconnaissance.

M. Ampère visita, il y a trente-cinq ans, les bords de notre fleuve. Un jour qu'il avait entrepris de gravir la montagne de Montréal il perdit sa route et, raconte-t-il, "une bonne femme, occupée à jardiner, m'a dit avec un accent de cordialité et très normand : *Montais, m'sieu il y a un beau chemin.*" Il ajoute : "Ainsi qu'on vient de le voir, l'accent qui domine à Montréal est l'accent normand."

Nos paysans ne disent pas *montais* mais *montez*. La contraction *m'sieu* se rencontre dans toutes les langues, du moment où l'on fait parler le peuple ; elle est assez rare au Canada ; nous prononçons le plus ordinairement *meçieu*.

Le *beau chemin* est une invention. Quelques rares Jerseyais, qui ont remonté jus-qu'à Québec, se servent seuls de ce terme, au grand plaisir des Canadiens-Français qui s'en amusent.

Voici comment les Canadiens prononcent la phrase en question ; "Montez, meçieu, y'a un beau ch'min." On voit que la différence est grande. Sur huit mots, l'auteur en a faussé six !

M. Ampère a fréquenté à Québec l'historien Garneau, à Montréal sir Louis Lafontaine, et partout notre société la plus relevée. Qu'avait-il besoin d'aller chercher notre langue dans une classe qui n'existe pas !

M. Kawalski a entendu dire à une québécoise : "Voilà ma flotte qui dévale," — ce qui signifierait : "Ma famille passe." Très drôle !

M. de Parieux, dans un article sur l'unification des monnaies, cite certaines dispositions de nos lois, et il a le soin d'observer qu'il donne le texte tel qu'il est, "dans le langage français du Canada."

Eh bien ! ce texte écrit dans le langage français du Canada est tout simplement le français le plus pur et le plus correct qui se puisse trouver. Il a de quoi tenir, du reste : nous l'avons emprunté aux lois que nous a données Colbert, et, tel qu'il est, avec sa droiture d'expression et son sens net et clair, il a bonne mine à côté des textes du temps présent ! Le français de Corneille dut il est frère et qu'il rappelle incessamment, se moque bien du langage à la mode d'aujourd'hui !

Un jeune Anglais était parvenu à lire quelques mots de français, il se croyait avancé dans cette langue. Quant à prononcer ces mots, il n'en était pas question : jamais le naïf enfant n'avait entendu l'accent d'une parole française. Un jour, il vint à passer en Canada. Dès sa première étape, il fit rencontre d'un ouvrier qui entraînait la pipe allumée, dans la gare du chemin de fer. *No smoking allowed here* lui dit un employé. "Comprends pas" dit le Canadien avec un geste significatif. "Comprends pas" étaient les premiers mots français que notre voyageur entendait prononcer ; il les comprit, grâce au geste de l'ouvrier, et en fut enchanté — à peu près comme si écoutant parler un contemporain des Pharaons, nous avions la bonne fortune de saisir quelques syllabes de son langage. Sur le mur du bureau était collée une affiche en langue française ; notre jeune homme l'indiqua du doigt au Canadien. "Je ne sais pas lire" fit celui-ci avec un mouvement d'épaules auquel il était impossible de se tromper. "Aoh !" reprit l'autre, et il se mit à lire l'affiche à haute voix, pour l'instruction du fumeur : "Elle esté difindou dy fionnure ihsih." Quand il eut fini, le Canadien le regarda bien fixement, comme pour se persuader qu'il n'avait pas affaire à un fou, puis tourna le dos en disant "c'est drôle, c't'affiche ! qui est-ce qui croirait qu'il faut trurluter comme ça pour lire l'anglais !" Le voyageur disait d'un air de commisération ; "Quelle race de brutes ! on leur parle *leur langue* et ils ne la comprennent même pas.